

## Quatre baisers

@now@n

<http://anowan.blogspot.fr/>

Plantons le décor : forêt, nuit, neige, froid, absence manifeste de tout romantisme.

Une blanche-biche, métamorphosée par la lune, y paissait. Elle attendait que cela lui passe.

Un loup-garou, dans la clairière voisine, regardait ses ongles se changer en griffes. Il en soufflait d'ennui.

Leur proximité en ce lieu reclus tenait du hasard, mais qu'ils ne se fussent pas croisés dans la soirée constituerait une coïncidence révoltante. Ils se rencontrèrent donc, se surent mélange d'animal et d'humain au premier regard, et entamèrent la conversation. Les banalités sur le temps en occupèrent la première partie ; puis on devisa prudemment sur la politique, et le durcissement de l'impératrice après les prémices d'un règne libéral ; enfin, il fallut bien laisser parler les cœurs, et se plaindre conjointement d'une malédiction si lourde à porter.

Plus légers, ils se proposèrent d'attendre le matin et de se voir en tant qu'homme et femme. La lune se coucha.

— Aleksandr Nikolaïevitch Rostov ?

— Maria Dimitrievna Lomonossova ?

Car ces deux bourgeois, voisins, se connaissaient déjà. L'un et l'autre d'une nature timide, ils n'avaient pas échangé plus de trois mots au cours de leur vie, ni cultivé l'espérance d'une telle similarité. L'âge commençait même à les défraîchir sans qu'ils eussent rien entrepris pour se guérir de la solitude.

— Maria Dimitrievna Lomonossova...

— Oui ?

— M'épouserez-vous ?

— Oui, Aleksandr Nikolaïevitch Rostov : oui, je vous épouserai.

La forêt, toujours nocturne, enneigée et froide, parut un peu plus romantique.

Aleksandr Nikolaïevitch Rostov et Maria Dimitrievna Lomonossova eurent une fille. Son nom officiel : Nathalie Aleksandrevna Rostova. Elle s'en débarrassa dès qu'elle put.

Ses parents tâchèrent de lui trouver un précepteur occidental, telle était la mode de l'époque. Ils eurent le bonheur d'en engager un avec l'ouverture d'esprit nécessaire à tolérer leur fillette. Cette sauvageonne n'aimait rien tant que courir les bois ; au contraire de ses parents, elle contrôlait à la perfection sa forme, et devenait selon ses caprices faon, louveteau ou fille. Le précepteur, un peu magicien, parvint à l'intéresser à la lecture et l'assomma de livres. Il avouait sans honte le but recherché : lui faire oublier les délices de la chasse au mulot, de même que ses courses sylvestres. Comment donner tort à la famille ? Les cadavres des proies qu'elle ne finissait pas s'épalaient en désordre derrière la maison, et elle n'épargnait à aucun plancher la trace de son sabot boueux.

Les livres contenaient de la lumière. Du moins, c'est ce qu'on prétendait dans cet occident duquel l'impératrice s'inspirait tant. La petite fille en tira un jus d'or et de libertarisme, un

magma de désir sans possibilité de le mettre au monde, qui la brûlait de colère envers ses propres parents. Le précepteur exacerbait ce penchant ; mais il n'avait pas prévu que son élève, à mesure qu'il la tirait vers l'humanité, s'en sentirait plus lointaine, et plus monstrueuse.

Elle résolut de fuir, il ne vit pas d'autre solution. Les bêtes grandissant plus vite que les gens, elle était plus ou moins au deux tiers une adulte, et n'obéissait plus ni à l'autorité de son père, ni aux supplices de sa mère. Ils obtinrent au moins qu'elle laisse le précepteur la guider dans la direction d'un domaine connu en occident, avec la menace que si ce lieu ne lui convenait pas, aucun autre au monde ne saurait l'accueillir.

Ses habitants ne l'appelaient que « domaine ». Elle l'atteignit après un interminable trajet à pattes vers le sud et l'ouest. Dès que son arrivée fut constatée et le maître des bois informé, celui-ci envoya son fils la rencontrer.

— Bonne jour, crut-elle entendre.

Elle chercha de ses yeux de louve l'origine de la faute d'accord. Il s'agissait d'un garçon, guère plus qu'un enfant, assis sur la branche basse d'un chêne, une écritoire à pince dans une main, une plume dans l'autre qu'il tapotait contre le tronc. Et, en vérité, il s'était fendu d'un « bonjour ». Par malheur, l'oreille orientale de Nathalie Aleksandrevna Rostova ne savait pas déchiffrer un tel accent chantant.

— Permettez-moi de me présaneuter : je suis Marius Huet, prèneceuh du domaineuh du grane duc. La raisonne de ma présaneceuh, c'est la vôtreuh, qui impliqueuh le rameplissage d'aïne certain nombreuh de papiers.

Rien à faire : du charabia.

— Si vous permettez, madeuemoiselleuh, je vais vous jeter aïne petit soreuhtilègeuh lènégouiseutiqueuh, je sane que ça s'ènpouseuh.

L'étrangère ressentit l'impression passagère de se faire nettoyer les oreilles au savon. Puis :

— Voilà. Y a-t-il du mieux ? Reprenons : nous avons besoin de vous assigner un territoire, mais la question est de savoir où nous vous casons. Loups-garous ou blanches-biches ? Les sections LG et BB, aux dernières nouvelles, présentent une incompatibilité manifeste.

— Moi, je ne suis rien de tout ça, je suis une *louve-biche*.

Elle préparait cette réplique depuis son départ de la maison parentale, et l'espérait éclatante ; mais quiconque a déjà tenté d'articuler une langue humaine avec un palais lupin devine quel brouillon elle devint. Marius comprit à côté du sens.

— Loubavitch ? C'est votre nom, c'est ça ? Hum, bien de chez vous, grand pays, froid.

Elle serra les dents. Il renseigna les documents sur son écritoire à pince. Elle choisit de ne pas le corriger. Une Nathalie Aleksandrevna Rostova ne pouvait pas rater une telle occasion de changer de pseudonyme.

— Le moins stupide semble de vous placer en LG et de vous garantir un laissez-passer pour les BB. Vous me signez-paraphez en bas des huit pages des trois exemplaires, s'il vous plaît ?

Le garçon dégringola de son perchoir et proposa sa plume. Elle se redressa, fille, s'en empara, et s'offusqua du regard qu'il portait sur elle. D'un autre côté, elle avait renoncé au port de vêtements, ce qui ébranlait la sérénité du prince de la forêt.

Oui, ces papiers l'indiquaient : « ratifié en présence du prince Marius ». Loubavitch gardait une rancœur pour tout ce qui fleurait l'ordre établi : elle jeta les documents à terre. Il protesta.

Pour le faire taire, elle l'embrassa sur les lèvres. Puis, biche, elle galopa loin de sa face ébahie.

L'estomac de la louve-biche, subtil mélange de carnivore et de végétarien, souffrait d'une fragilité permanente qui lui interdisait d'exagérer un penchant ou l'autre. Le régime alimentaire humain lui convenait encore le mieux. Un quelconque foyer se trouvant bien loin, elle s'était résolue au chapardage, et l'exerçait village après village dans un lieu de prédilection : la boulangerie.

Parvenue à la bourgade la plus proche du domaine, elle espionna quelle cave s'allumait au milieu de la nuit. Celle-ci repérée, elle trouva le courage de s'introduire dans l'échoppe vers potron-minet et d'attraper une miche fumante au milieu du tas. L'apprenti du boulanger, qui aurait pourtant dû dormir, débarqua alors ; Loubavitch se mit le pain entre les dents et tourna louve, grondant ce qu'elle pouvait.

Pas impressionné, son adversaire claqua des doigts, déchaînant la violence de ses fours. D'instinct, la louve détala. L'affreux enchanta son levain pour qu'il la poursuive à travers les rues, l'obligeant à courir jusqu'à épuisement. L'horrible pâte lâcha prise, la laissant se cacher dans un jardin. De là, tapie dans un bosquet, Loubavitch pouvait voir une jeune femme sortie prendre le frais, absorbée par son travail d'aiguille. Peu intimidée, elle redevint fille et mâchonna son pain, ruminant son escapade. Drôle de pays, où les boulangers s'avéraient magiciens.

— Et pourquoi pas les couturières ? marmonna-t-elle.

La susnommée se leva de sa chaise, alertée ; ses aiguilles planèrent autour de sa main, virevoltant comme pour être lancées. Loubavitch n'attendit pas un aperçu de ses talents : elle déguerpit.

La queue sur les paupières, lovée dans un trou d'arbre creux, elle tâchait de trouver le sommeil. Un flou soyeux de l'air lui dérangea le nez. Loubavitch rouvrit les yeux. Deux iris dorés noyaient les siens. Elle s'alerta, s'extirpa de son abri. Mais son intrus, placide, n'était qu'un hibou. Pas d'humeur à agresser un oiseau nocturne, elle reprit des mains pour le chasser gentiment.

Lui récupéra forme humaine, et elle reconnut Marius.

— Comment ?

— Mon père est un grand duc.

— Tiens donc.

— Et le maître de la forêt. Vraiment, mademoiselle, il faudrait régulariser votre situation.

Il tira de nulle part les documents d'entrée. Elle renifla de dédain.

— Fuyez donc, suppôt de l'autorité. Je suis toujours nue.

— Et vous êtes bien jolie.

Il lui plaqua un baiser sur les lèvres, puis s'en repartit à tire-d'aile.

Loubavitch en éprouva une profonde surprise. Ses parents et son précepteur lui avaient martelé que jamais, grand jamais on ne s'intéresserait à elle si elle ne renonçait pas à sa nature profonde pour se contenter d'être une humaine insipide. Elle se moquait de lui, l'autre jour, certes – mais se serait-il moqué d'elle ? Sa mère lui manquait cruellement pour démêler la situation. Tant pis : elle devait le revoir.

Le domaine se peuplait d'une vie hétéroclite. Elle interrogea tout ce qu'elle y trouva, les visages dessinés dans les troncs et les lutins multicolores, les voleurs d'enfants rabougris et les animaux parlants, les fantômes et les champignons chanteurs, et combien d'autres espèces réunies en ce pays.

Au troisième matin, elle tomba sur un hibou qui partait se coucher. Devenue biche, son aspect le moins prédateur, elle l'interpella sans plus de manières :

— Pardon, compère ! Aurais-tu vu un homme aux yeux jaunes dans les environs ?

L'oiseau lui consacra toute l'attention de son regard.

— Yeux jaunes, dis-tu ? De quoi d'autre avait-il l'air ?

— Plutôt mign... Peu importe. Je me souviens qu'il se prétendait prince de ces lieux. Comme s'il y avait une légitimité à se vouloir maître des bois.

Le hibou pencha la tête de côté.

— Tu cherches donc Marius, qui est effectivement prince de la forêt puisqu'il est mon fils.

— Ah ?

— Je suis le grand duc.

Loubavitch se força à ne pas laisser paraître sa surprise.

— Vous dois-je une courbette, un mot d'amour, un crachat au visage ?

— Ne te brise pas les genoux et oublie le reste. Je suis, avant tout, l'ami de mes sujets.

— Pff ! J'ai fui pour échapper à cette prétendue bienveillance. Je vivais près d'une impératrice qui, après avoir promis la paix, s'est souvenue du pouvoir et pas de la promesse.

Se croyant revenue au temps de ses dialogues avec son précepteur, elle poursuivit :

— Personne ne devrait, à mon sens, servir un autre seigneur que lui-même.

— Dans un monde idéal, j'en conviendrais. Mais toi qui es au quart louve, n'es-tu pas maîtresse par défaut de ceux que tu dévores ?

— Disons que la vie appartient à qui court le plus vite, ou chasse le mieux.

— Ta liberté ramène alors tout à une épreuve de force.

— Et ta domination, qui établit la hiérarchie sans l'éprouver ? Je n'en démordrai pas, mieux vaut rester sans autorité.

— Tu n'en dirais pas tant si tu ne te croyais pas à l'abri des tracas. Je suis prêt à parier que si tu étais fille, et rien d'autre, tu chercherais protection plutôt que de mourir libre.

— Je n'ai pas coutume de bâtir des raisonnements sur ce qui ne sera jamais. Je peux toujours affirmer que tu te trompes, sans que ni toi ni moi ne puissions le vérifier.

— Pari tenu.

Lorsque Loubavitch s'aperçut qu'elle venait de mettre au défi un magicien, sa réaction fut brève, et paniquée. Mais sa transition de biche à louve se déroula sans problème : elle en conclut qu'elle ne craignait rien, et repartit à la chasse au Marius.

Un indicateur enfin utile mena ses pas vers une clairière où il avait coutume de se reposer. Le prince, à son arrivée, dormait allongé sur une couverture, bercé par le chant d'une source. La scène était charmante à souhait, et la jeune fille hermétique à son charme parce que frappée de sa conduite. Courir après Marius, en quelque sorte, revenait à chercher cette protection que le grand duc l'accusait de nécessiter. Elle y renonça donc, non sans un soupir.

Puis changea d'avis, se fit femme et alla l'embrasser. Il se réveilla aussitôt. Elle tourna biche pour...

... elle ne devint pas biche du tout. Tétanisée, elle tenta de passer louve. Toujours rien. Pour rester fille, encore fallait-il prendre forme humaine, n'est-ce pas ? Très confuse et très nue, elle s'enfuit ; Marius, s'il l'appela, ne la poursuivit pas.

Loubavitch marcha dans la forêt. Ses pieds s'avèrent trop fragiles pour le tolérer, alors elle tâcha de les protéger en les enroulant dans des fougères. Elle griffa son corps sur tout ce que le bois contenait de branches basses, fines, ou simplement traîtresses, et se retint de sangloter. Le sort l'amena auprès d'une construction ancienne, semblable à une église. Elle voulut s'en détourner : s'y abriter impliquait qu'elle dépendrait de ses bâtisseurs pour son abri. Toutefois, par curiosité, elle tenta de trouver le blason ou le saint patron, en somme une explication à la présence d'un temple au beau milieu des arbres.

Une trappe s'ouvrit dans le portail, à hauteur de tête. De quoi laisser glisser un œil inquisiteur. Qui lança :

- Avez-vous votre invitation ?
- Pourquoi faire ?
- Hum. Pas de vêtements, non plus ?
- Non.
- Bon.

La trappe se referma. Une très petite porte s'ouvrit en bas, et un nain en sortit, les bras chargés d'étoffe.

— Tenez ! Entrez ensuite. Je ne vous annonce pas, ce sera mieux.

Il s'en repartit à l'intérieur. Loubavitch voulut jeter la robe au loin pour ne pas laisser le grand duc gagner si facilement. Mais elle n'avait pas *besoin* de mettre cette tenue cousue par d'autres ; c'étaient d'autres qui souhaitaient qu'elle la vête, pour leur pudeur. Cette pensée la rasséréna, et elle enfila l'habit. Il la démangea aussitôt : elle n'était plus accoutumée au contact du tissu. Ainsi parée, elle toqua au portail, qui s'effaça devant elle.

Le brouhaha ambiant l'assomma presque. Comment n'en avait-elle pas entendu un seul murmure à l'extérieur ? Ah, oui, magie. Loubavitch leva haut le menton et se mêla à la réception, à la recherche du buffet. Elle s'interrompit au milieu de la salle. Une façon idiote de perdre, que de dépendre d'une nourriture offerte. Elle préféra déambuler parmi les convives, surprise d'y trouver plus de variété encore que dans son séjour en forêt. Partout des magiciens, des semi-animaux, des esprits, des lutins couverts de mousse, d'étranges créatures flottantes. Un groupe discutait à ses côtés : la fille sursauta lorsqu'elle entendit :

— Loubavitch, oui, paraît-il que c'est son nom. Un mélange loup-garou et blanche-biche. Étonnant, n'est-il pas ? On aurait pu croire qu'elle se dévorerait elle-même. Vu ses manières envers le prince, il est certain qu'elle est fantasque, pour ne pas dire instable.

Loubavitch accusa le coup et recula d'un pas. Oh papa, oh maman, tout ce chemin pour entendre ça, pour réaffirmer son statut de monstre ! La colère lui brûlait les joues, mais elle se tut. En pensée, elle jura au grand duc qu'elle ne serait pas non plus esclave du qu'en-dira-t-on. Peu importait l'avis d'étrangers. Soit-il injurieux. À ce moment, le nain annonça :

— Leur Grâce le grand duc et la duchesse Jeanne !

Tous les invités se tournèrent vers l'entrée. La plupart s'inclinèrent, ceux dépourvus de genoux hochèrent au moins la tête, ceux sans cou trouvèrent une autre manière d'exprimer leur respect. Sous le porche, une dame à l'air aimable portait sur le poignet un hibou. Loubavitch les perdit de vue une seconde à peine, et lorsqu'elle les retrouva la duchesse tenait le bras à un homme d'allure altière. La louve-biche se retint à grand-peine de cracher par terre. Il avait la tête de l'emploi, le grand duc.

Le couple se sépara sur un mot glissé à l'oreille ; lui se dirigea vers une estrade en fond de salle, et elle évolua parmi les petits groupes d'invités sans jamais en agglutiner un autour d'elle. Si celui qui jouait avec ses nerfs n'attirait que son mépris, Loubavitch éprouvait une curiosité certaine pour sa petite épouse à l'apparence commune et à la présence assurée. Elle voulut l'observer mine de rien, mais l'annonce des entrées suivantes la troubla.

— Leur Honneur Éloi le boulanger et Jeannette la couturière !

Chez les nouveaux venus elle perçut un air de parenté avec la famille ducale ; mieux encore, elle reconnut l'homme pour celui à qui elle avait volé une miche, et la femme pour la propriétaire du jardin où elle s'était réfugiée.

— C'est idiot, pourquoi ne pas s'annoncer magicien ? grommela-t-elle.

À ses côtés, son voisin ouvrit des yeux en soucoupes. D'aspect ordinaire en dehors de la longue crinière d'herbe rouge qui lui tenait lieu de chevelure, il répliqua :

— Quel intérêt ? Et quel est votre ton méprisant ? Ignorez-vous la nature magique du pain ? Loubavitch manqua de s'étrangler de rire.

— Pardon ? Un peu de farine passée au four ? Ça n'a rien de surnaturel.

— L'élan doré hors de la terre, les grains broyés qui unis à l'eau donnent une préparation aux propriétés élastiques incomparables, la transformation par le feu pour aboutir à l'aliment friable ? Sans parler de la subtile vie qui gonfle la pâte ? Que vous faut-il donc ?

— D'accord, abandonna-t-elle. Mais, franchement, la couture, de quoi se vanter ?

— Les tiges souples changées par l'art du tisseur en aplats, les plis et retouches d'une géométrie impossible sculptant la forme du corps qu'ils dissimulent ?

— Vous avez réponse à tout !

— Vous n'avez jaugeote à rien.

— Oh, l'ignorant a toujours beaucoup à enseigner, sieur Épixanépo.

Loubavitch sursauta. Sans sommations, un sourire de connivence aux lèvres, la duchesse Jeanne s'était invitée dans la conversation et ne s'occupa plus de son vassal. La jeune fille lui trouva le regard trop droit ; elle voulut montrer les dents mais y renonça. Quelle espèce de dissuasion inspirer, dans son infirmité ?

— Voici donc celle dont j'aurais tout entendu, murmura Jeanne.

— Ton époux doit bien rire du tour qu'il me joue.

— Oh, sois assurée que non.

Très doux, les yeux de Jeanne brillaient d'une lueur... Son vis-à-vis refusa d'y imaginer de l'admiration. Le nain portier, une fois encore, cria un nom dans la salle ; la louve-biche sentit un frisson la parcourir.

— Quelle duchesse feras-tu, soupira celle en exercice.

Au milieu de la pièce, Marius abandonnait la plume pour la peau dépoilée ; il quitta encore son manteau et le tendit à un serviteur qui l'en débarrassa avec diligence. Nerveux, le prince

de la forêt cherchait autour de lui. Loubavitch hésitait entre se cacher et le saluer lorsqu'elle comprit les paroles de son interlocutrice.

— Pardon ? Que racontes-tu là ?

— Mon époux dit : « On me promet une jeune étrangère de bonne éducation, et j'obtiens une petite effrontée. » Moi, je pense : « Je ne savais pas si Marius oserait un jour tenir tête à son père, je n'ai plus besoin de m'en inquiéter. »

— Hein ?

— Tu ne vois pas d'inconvénient à ce que je t'appelle « ma fille » ? C'est presque fait de toute façon ?

L'étrangère se frotta les épaules pour en chasser la chair de poule. Il lui fallut un temps pour parvenir à articuler :

— Non, non, non, je ne suis pas là pour ça, je ne veux pas de ce garçon, je ne le laisserai pas m'enchaîner.

— Triste conception du mariage.

— Ne me dites pas qu'on m'a envoyée ici pour ça ? Rien que pour ça ?

— Tranquillise-toi : tes parents avaient le réel désir de te trouver une situation où tu pourrais laisser parler ta nature. Comme j'ai dit, de toute façon, c'est presque fait. Dans notre domaine, on considère deux personnes unies au quatrième baiser.

— Je l'ignorais. Et il n'y en eut que trois. Ça ne compte pas ?

— Je suis patiente, ma fille.

Marius rejoignit son père sur l'estrade et échangea quelques paroles sourdes avec lui. Au pied du degré se pressaient les membres de l'assemblée, autres enfants du grand duc d'abord ; le reste, supposa la non-initiée, suivait l'ordre des privilèges, s'il en existait un. Elle renifla : tout à fait le type d'idioties qu'elle aurait voulu voir abolir du monde.

— Le choix t'appartient, dit Jeanne.

Loubavitch sursauta.

— Serais-tu magicienne pour lire ainsi sur mon visage ? ... Mettons que je n'aie pas posé la question.

— Elle n'est pas si bête : je n'ai pas toujours pratiqué l'art. Je n'en connais que quelques tours, le strict nécessaire pour rassurer les hôtes de ces bois où je fais figure de reine étrangère. Me permets-tu ?

La duchesse effleura de ses doigts le front de la jeune fille ; celle-ci sentit sa peau sécher, s'effeuiller, pour laisser tomber une poussière grise au sol. La dame passa encore une main dans ses cheveux, que leur porteuse trouva soudain plus légers.

— Voilà. La mise ne fait pas tout à mon sens ; je lui préfère la propreté. Mais au fait, nous nous sommes trompés sur ta taille ! Jeannette, viens par ici, la robe a besoin d'une retouche !

La couturière, contrariée, vint, vit, aiguilla et repartit. Loubavitch dut convenir que l'ensemble tombait mieux. Le silence tomba sur le public.

— Mes amis, débuta le grand duc. Mes chers. Comme vous le savez sans doute, un grand trouble saisit ce monde des hommes si proche du nôtre. La mauvaise année, l'avidité de certains et la spéculation des autres ont rendu le blé rare.

Éloi le boulanger hocha la tête avec vigueur.

— Les vagabonds courent les campagnes, volant ce qu'ils peuvent. Le roi, après de belles promesses, a déchu un homme respecté du peuple. Cela fut de trop, et il a pris d'assaut la capitale. Cet événement s'est éteint ; mais la société en a éclaté. Le tiers s'est attaqué aux seigneurs, aux titres de propriétés. Comme si, non content de mettre à bas ses maîtres, il avait juré de ne point les remplacer.

Loubavitch, déconcertée, demanda à la duchesse :

— De quoi parle-t-il ? Une émeute quelconque ?

— Tu as quitté le monde des hommes. J'y ai encore un pied, de même que mes enfants. Elle n'a *rien* de quelconque.

— Nos bois et notre voisinage se reflètent, poursuivit-il. Par ricochet, le destin nous a envoyé une nouvelle venue. Une semi-animale qui ne connaît aucune allégeance et conteste mon autorité. Mes amis, j'ai échoué à l'ouvrir à un autre sentiment. Elle se nomme Loubavitch. Sa seule existence met la question sur la table : peuple de la forêt, avez-vous toujours besoin d'un grand duc ?

— Oh, du hibou !

Un sursaut saisit l'assemblée ; la louve-biche fendit la foule pour discuter de plus près.

— De quel droit me mets-tu tout sur le dos, espèce de rapace ? Le pouvoir te fatigue ? Rien ne t'empêche d'abdiquer ! Mais ne raconte pas que tu y as été contraint parce que tes petits plans pour me briser sont restés sans effet. Elle est bonne, celle-là ! Ma liberté ne me prive pas de raison, et je ne conteste pas la nécessité de lois et d'une justice pour ceux qui choisissent la vie en groupe.

— Dit la voleuse, répliqua le boulanger.

Loubavitch se tourna vers son détracteur.

— Compère, je ne méconnais pas mon délit. C'est ainsi que j'ai fui, au lieu de t'arracher la jugulaire comme l'efficacité l'aurait exigé.

Éloi rentra la tête dans ses épaules.

— De même, je sers qui me plaît, et tu n'as rien tenté pour me plaire, grand duc ! En revanche, je n'ai jamais voulu te reprocher les serments consentis par d'autres, car je ne connais d'eux ni les noms ni les raisons, et par défaut je les considère assez malins pour réfléchir à deux fois avant de te rendre hommage. Par ton discours, Ta Grâce, tu viens non seulement de me cracher à la figure, mais aussi d'insulter l'intelligence de tes sujets.

Le silence baignait la salle, choqué. Un rire sonore le rompit, solitaire, sans le moindre répons. La duchesse avança vers son époux humilié.

— Mon ami, n'est-elle pas merveilleuse ?

— Son venin n'a d'égal que l'étroitesse de ses vues.

— Allons, moitié de mon cœur, retirons-nous le temps de refroidir cette vilaine colère que je sens monter. Vous êtes le grand duc.

Ce rappel régla tout ; le maître de la forêt rassembla sa dignité restante, laissa sa compagne se saisir de son bras et l'emporter dans la foule. La réception reprit de plus belle, cortège de potins, de relations naissantes et de pillages dans le buffet. Loubavitch s'y inséra avec raideur, gênée de ce que les invités s'inquiètent soudain de sa venue, l'interrogent sur son passé, cherchent à attirer sa sympathie. Elle louvoya entre les indiscrets jusqu'à tomber nez à nez avec Marius.

Leur salut fut timide. Le prince bafouilla. En réaction, elle rougit. Confuse d'une si piètre maîtrise d'elle-même, elle bafouilla. Le prince rougit. Leur main noua un entrelacs instinctif, et guida leurs pas vers un coin moins peuplé de l'église, l'une des chapelles attenantes. Ornée, sa loge ne comportait pourtant aucune statue sainte. Loubavitch finit par s'étonner à voix haute de ce temple vide, comme à demi pillé.

— On ignore tout de cet endroit, lui répondit Marius. Nous l'appelons Notre-Dame de la forêt. Les croyants ne sont pas majoritaires parmi notre peuple, mais elle forme un lieu de rencontre naturel pour tous.

Ils s'assirent l'un en face de l'autre. Gênée, elle retira sa main des siennes. Il parut sur le point de se confondre en excuses ; elle l'interrompit de deux doigts sur ses lèvres.

— Ne croyez vous pas que c'est un piège ? Cette sensation ? C'est si soudain. Il faut que quelqu'un triche avec nos sentiments ; ça ne m'étonnerait pas de votre pays.

— S'il est un sortilège entre nous, vous me l'avez jeté.

Loubavitch se renfroigna. S'ausculta les ongles. Attendit quelques secondes encore que son vis-à-vis s'aperçoive de sa bévue. Puis éclata :

— Oh, vraiment ?

— Pardon ! J'oubliais... Je ne voulais pas vous contraindre.

La louve-biche ferma les yeux et patienta. Un frisson nouveau apparut dans les veines, elle retira la robe, glissa dans sa fourrure préférée, bascula la gorge en arrière et hurla son contentement. Elle bondit ensuite du banc, fit mine de quitter la chapelle ; Marius n'esquissa aucun geste pour la retenir, ni n'émit la moindre protestation. Loubavitch reprit forme de fille et revint à ses côtés. Et renfila sa robe. Le prince sourit :

— Merci.

— Allons donc.

Ils s'accrochèrent des deux mains comme pour s'étreindre. Leurs cils frôlèrent leurs joues, la pointe de leur nez se télescopa ; mais elle recula la tête d'un seul coup. Il pâlit, un pli apeuré entre les sourcils.

— Ce baiser nous mène à l'union, rappela-t-elle.

— Bien sûr. Ne voulez-vous pas de moi ?

— Si. Mais votre mère a soulevé un point intéressant : vous êtes le futur duc. Vous ne pouvez pas vous fiancer à la légère. S'il vous reste la moindre parcelle d'intelligence, vous en conviendrez.

— Ne sois pas grossière, ma fille. Et ne retiens pas que ce qui t'arrange.

La duchesse Jeanne venait de les rejoindre. Elle prit place sur le banc, coinçant Loubavitch entre elle et son fils.

— Et quoi ? J'essaye de garder un peu de raison. Je ne suis même pas *humaine*.

— Moi non plus, répliqua Marius.

Jeanne haussa les épaules.

— Moi à demi, mais qu'importe nos espèces : je te crois à même d'épauler mon fils.

— Et j'aimerais avant de m'engager connaître les obligations d'une duchesse !

— Aucune si tel est votre désir, souffla Marius.

Sa fiancée le toisa d'un regard fâché.

— En ce cas, quel intérêt au mariage ?

— Apporter à la forêt ce que le grand duc ne possède pas, répondit Jeanne. Je me suis moi-même longtemps crue inutile, avant de comprendre les raisons de son choix.

Loubavitch réfléchit à cet arrogant maître de la forêt, et à sa petite épouse toute aussi calme sans hautaineté ; elle songea à ce garçon timide qui pressait ses mains entre les siennes, et à elle-même.

— Je peux comprendre un mariage arrangé. Je regrette que certains cherchent à le travestir.

— Tu séduis mon fils, et après tu t'étonnes que ton sang se mette à bouillir ? Ma fille, tu ne sais pas ce que tu veux !

« Se dévorer elle-même », « fantasque pour ne pas dire instable », et maintenant ça ? La louve-biche n'y tint plus : elle bondit sur ses pieds, et, face à la famille ducale, débita :

— Je sais très bien ce que je veux ! Non une attitude figée, mais une adaptation constante aux nouvelles réalités ; la tradition qui respecte les désirs, sans l'immobilisme qui étouffe les peuples ; l'oreille de la gouvernance attentive à tous, même le plus humble, sans critère hiérarchique ; l'émancipation des masses opprimées, la création de structures pour l'assistance aux plus faibles et aux délaissés...

— Un peu trop de lectures, n'est-ce pas ? ricana la duchesse. Le grand-duc t'expliquerait mieux que moi à quels écueils tu t'exposes à travers ces si belles idées ; je suis certaine qu'il appréciera la conversation. Mais tu auras tout le temps de t'y intéresser plus tard. Je vous laisse...

Jeanne s'éclipssa de la chapelle sur un signe de la main, son voile pourpre flottant dans son sillage. Marius, le regard arrondi de surprise, contemplait sa fiancée d'une manière si inquisitrice qu'elle s'en froissa.

— Pardonnez-moi, mon amour. Vos paroles me surprennent.

— Allons donc. Vous ne me ferez pas croire que vous ne connaissez rien à la politique ? À part « vos papiers s'il vous plaît » ?

— Si. Je vais et j'écoute. J'agis ainsi qu'il me semble juste. Je demande le respect de la loi du grand duc. Je n'ai jamais cherché à utiliser... des phrases si... vous voyez. Elles paraissent inapplicables aux humains, alors à la forêt.

Loubavitch formula en pensée une réplique cinglante, pour mieux l'abandonner. Elle aurait le temps. Plus tard. D'ici là...

Leurs lèvres se caressèrent d'un quatrième baiser.

Aleksandr Nikolaïevitch Rostov et Maria Dimitrievna Lomonossova firent à leur fille l'honneur d'assister à la courte cérémonie qui lui accorda le titre de princesse. Elle usa beaucoup d'énergie à leur cacher sous quel surnom leur petite Nathalie était ici connue. L'au-revoir qui suivit sonna comme un adieu, et Loubavitch songea que la plus terrifiante des métamorphoses était encore celle qui faisait pousser les enfants.